

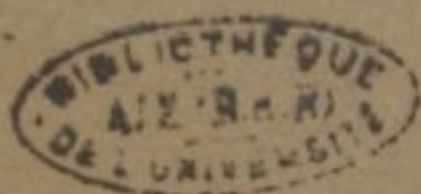
Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p50432/1952-53,82.83

Numéros 82 — 83

Années 1952-1953

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1954

vous vous sevez un instant de l'air étouffé du camp pour vous griser des larges espaces, de plein air, de liberté. Vos conférences traitent : la vie en montagne; le massif du Mont-Blanc; alpinisme d'hier et d'aujourd'hui.

Cette ferme volonté de « tenir », vous avez su la communiquer autour de vous. Elle ne vous a jamais abandonné et par elle c'est au fond votre foi dans les destinées de la France avec votre inébranlable confiance en Dieu que vous manifestiez.

Lorsqu'il est question de vous rapatrier, vos camarades vous font des adieux touchants. J'ai lu les allocutions qu'ils vous ont adressées; leurs paroles traduisent l'affection réelle, l'attachement profond qu'ils ont acquis pour vous et la sincère reconnaissance qu'ils vous gardent.

Le jour du retour arrive enfin, ce jour incomparable auquel aspirent tous les absents. Vous retrouvez la France, Montpellier, votre foyer familial où vous attendent impatiemment vos huit enfants. C'est bien le changement de décor dont vous parliez tantôt mais... ce n'est pas un rêve.

En vous souhaitant la bienvenue parmi nous, Monsieur, je veux vous remercier de la leçon d'énergie que nous donne votre exemple. Je suis certain que les qualités d'animateur que vous avez si souvent manifestées, vous saurez nous en faire bénéficier. Et puisque par votre entrée dans notre Compagnie, vous voulez bien trouver une raison de plus d'aimer Montpellier, laissez-moi vous dire aussi que parmi vos nombreux titres scientifiques et littéraires, l'Académie saura apprécier celui que vous revendiquez non sans quelque fierté, le titre de vrai « Clapassier ».

Discours de réception de M. Albert Puech

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier

(24 avril 1944)

MESSIEURS,

Je vous remercie à un double titre de m'avoir accueilli parmi vous : pour l'honneur que vous me faites, et parce que vous me permettez de continuer une tradition familiale. Mon grand-père, le docteur Albert PUECH, de Nîmes, et mon père, le professeur Paul PUECH, ont fait partie de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, et peut-être vous l'êtes-vous rappelé lorsque vous avez réuni vos suffrages sur mon nom.

Une ombre se projette sur le plaisir que j'ai éprouvé de mon élection. La mémoire du professeur ESTOR, auquel je succède et dont vous m'avez invité à prononcer aujourd'hui le juste éloge, évoque pour moi, non seulement la figure d'un Maître éminent et d'un homme de bien, mais encore tout un passé précieux auquel elle reste étroitement associée. J'avais pour lui l'affection la plus profonde et la plus déférente, et, en parlant de lui, je ressens toute la profonde tristesse que sa mort m'a causée.

Eugène ESTOR est né à Montpellier le 6 juin 1861. Il y est décédé le 13 mars 1943, à près de 82 ans.

Fils et petit-fils de professeurs à la Faculté de Médecine, je crois qu'il n'a jamais hésité sur sa vocation. Les qualités naturelles de son intelligence et un labeur soutenu devaient lui assurer, après de brillantes études entièrement poursuivies à Montpellier, une ascension harmonieuse vers les postes les plus élevés de la profession médicale. Il arrivait premier aux concours de l'Adjuvat d'anatomie, de l'Externat et de l'Internat des hôpitaux dont il fut trois fois lauréat. Docteur en médecine en 1888, la même année chef de Clinique du professeur DUBREUILH, il était reçu à l'Agrégation de Chirurgie en 1889, nommé professeur de Médecine opératoire en 1889, professeur de Chirurgie infantile et d'Orthopédie par transformation de chaire en 1908, professeur de Clinique chirurgicale en 1928. Il était professeur honoraire depuis 1931.

Dégagé de toute obligation militaire, il a occupé de hautes fonctions dans la 16^e Région militaire à l'occasion de la guerre de 1914-1918. Médecin-Chef de l'hôpital auxiliaire n° 3, il l'était également de 1915 à 1919, de l'École professionnelle des blessés, et, de 1915 à 1925, du Centre d'Appareillage.

Membre de la Commission d'Études orthopédiques des Services de Santé français et alliés depuis 1915, l'année 1920 le voit nommé Chevalier de la Légion d'Honneur avec un motif très élogieux, mais n'évoquant en fait, comme le fait remarquer le professeur JEANBRAU, qu'une faible partie des services qu'il avait rendus aux blessés de l'autre guerre.

Il était correspondant de la Société nationale de Chirurgie depuis 1905, de l'Académie de Médecine, dont il avait été deux fois lauréat, depuis 1925. Il figure parmi les fondateurs de la Société internationale d'Orthopédie et de la Revue d'Orthopédie, et la plupart des Sociétés françaises d'Orthopédie le comptaient au nombre de leurs membres.

*
* *

Dans le cadre de ces multiples activités, l'œuvre chirurgicale du professeur ESTOR embrasse les diverses parties de la chirurgie : la chirurgie infantile et orthopédique surtout, mais aussi la chirurgie générale, l'urologie et la gynécologie.

Ses recherches expérimentales sur les plaies pénétrantes de l'intestin grêle par arme à feu présentent un intérêt fondamental. Elles lui

permettaient de conclure, contrairement à d'autres auteurs de notoriété considérable, à la nécessité thérapeutique de la laparotomie immédiate en pareil cas, et cette doctrine, qui était la bonne, fut rapidement admise par tous les chirurgiens.

Ses travaux sur les fractures de la rotule sont également devenus classiques.

Parmi ses publications les plus importantes je retiendrai : son rapport sur l'extrophie vasicale, présenté au XVI^e Congrès international de chirurgie et d'orthopédie de Bucarest en 1909; son ouvrage de plus de 400 pages, publié en 1917, sur la prothèse du membre supérieur; son rapport au Congrès international de Chirurgie et d'Orthopédie de 1926 sur les greffes d'Albee dans le mal de Pott.

Il ne faut pas oublier qu'il a commencé à cette époque en quelque sorte héroïque où la chirurgie était dans sa première fleur, et où l'homme de l'art devait lui-même créer ses procédés opératoires, improviser le détail de ses interventions. C'est avec enthousiasme, nous dit M. JEAN-BRAU, qu'ESTOR vécut cette période.

On lui doit un certain nombre de techniques originales. Elles concernent notamment : l'hypospadias; la greffe osseuse dans les cavités d'ostéomyélite; la scoliose; la prothèse par plaques d'or des pertes de substance crânienne des trépanés. Ses appareils plâtrés étaient des modèles du genre.

Il fut un des premiers à chercher un moyen commode de permettre aux étudiants de suivre les détails d'une intervention chirurgicale sans qu'ils aient à pénétrer dans la salle d'opérations. Il avait imaginé dans ce but, avec la collaboration du professeur PECH, un dispositif composé d'un miroir et d'une cloison de verre, auquel le regretté DERRIEN a donné le nom de *didatiscopes*. C'était là une innovation intéressante qui connut une certaine diffusion en France et à l'étranger, avant les perfectionnements de ces dernières années.

On doit encore au professeur ESTOR une réalisation médico-sociale des plus importantes et qui lui tenait particulièrement à cœur : l'Institut hélio-marin Saint-Pierre de Palavas. Il put la mener à bien à partir de 1917 grâce aux généreux concours de M. et de M^{me} GINIÈS, de M^{lle} FABRÈGES, et à des collaboratrices dévouées, au premier rang desquelles il convient de citer celle de M^{lle} le docteur SENTIS. Reconnu bientôt d'utilité publique, ce sanatorium a, par la suite, développé considérablement le rayon de son action. De 1919 à 1934 il y a été hébergé et soigné plus de 15.000 malades, dont le séjour représente 1.810.000 journées d'hospitalisation. Il est devenu un des établissements français les plus importants de la cure hélio-marine dont on connaît les si remarquables résultats dans le traitement des tuberculoses externes et des maladies osseuses. Son avenir apparaît plus grand encore que son passé, ses bienfaits augmenteront avec le temps. Et l'on ne peut que

s'associer au vœu récemment exprimé par M. JEANBRAU, que le nom d'*Institut hélio-marin Eugène ESTOR* soit donné au sanatorium de Palavas.

*
* *

Au physique, Eugène ESTOR avait un visage osseux, aux traits accusés, une physionomie souriante, un air de bonté, un corps vigoureux. Il marchait lentement, d'un pas égal, un peu pesant.

Je le revois dans une attitude qu'il prenait volontiers lorsqu'il écoutait les dires d'un malade ou l'exposé d'une observation clinique : debout, la tête légèrement penchée en avant, les avant-bras fléchis, une main serrant les doigts de l'autre.

Sa santé était robuste. Il l'entretenait par une excellente hygiène, des exercices quotidiens de gymnastique, la pratique des tubs froids en toute saison. Il était très bon chasseur. A près de 80 ans, et quoique très amaigri, il faisait encore à pied, et sans fatigue apparente, les 8 kilomètres qu'exige le trajet aller et retour à sa propriété de Belle-Rose où il se rendait fréquemment.

*
* *

Il possédait au plus haut degré ce calme du tempérament, du caractère et de l'esprit dont TAINE a dit qu'il était le bien suprême et la santé de l'homme.

Dans l'exercice de sa profession il montrait un sang-froid remarquable qui lui permettait de garder la maîtrise de ses réactions au cours des circonstances les plus dramatiques auxquelles le chirurgien doit trop souvent faire face. Qualité de premier plan pour ce dernier, sans laquelle, écrivait-il lui-même, risque de devenir stérile la science la plus étendue.

Son équilibre naturel se marquait, dans la vie de tous les jours, par une âme sereine, une humeur égale, une aménité de bon aloi qui rendait son commerce agréable.

Son intelligence était réaliste. Il se méfiait des spéculations et des théories et, du moins chez le chirurgien, tenait l'imagination pour superflue. Il aimait, dans la chirurgie, les résultats tangibles qu'elle assure, et la comparait aux mathématiques pour les certitudes qu'elle permet. Il disait encore que l'éloquence n'y est pas nécessaire, mais qu'une exposition claire et méthodique au service d'un esprit positif permet d'en résoudre et d'en enseigner les plus difficiles problèmes.

Cette disposition d'esprit lui donnait un jugement à la fois sûr et pondéré, un grand bon sens en toute chose, un sens clinique averti. Son enseignement écrit ou oral était essentiellement pratique. Tout ce qui est extérieur et spectaculaire en était banni. Il s'y exprimait avec

autant de simplicité que de clarté, traduisant ses conclusions en formules essentiellement utilisables. Il n'avancait rien dont il ne fût certain, faisant des réserves pour le reste, et publiant dans ses statistiques opératoires, avec une probité absolue, ses succès comme ses revers.

*
* *

Les traits sont beaux qui dessinent la personnalité morale d'ESTOR : grande dignité de sa vie professionnelle et privée; modestie sans affectation; absence de tout esprit d'intrigue; sentiments élevés, affections vives, goûts simples, ces attributs, d'après de MAISTRE, de l'homme digne de ce nom; par-dessus tout, humanité et bonté, vertus dont BOSSUET proclame qu'elles constituent le premier attrait permettant de gagner les autres hommes et qu'elles se montrent seules capables de conquérir les cœurs. Il appliquait, en les pratiquant, les grands principes de charité de sa foi chrétienne, qui était profonde, bien que sans affectation.

Il était foncièrement bon. Lors de ses obsèques, le doyen GIRAUD et le professeur JEANBRAU ont souligné, en des termes heureux, et je ne saurais mieux faire que de les reproduire, sa bonté « paternelle, humaine et simple », « qui a guidé son existence, inspiré tous ses actes », « imprégné sa vie professionnelle », et « se faisait sans bruit ».

« Envers toutes les douleurs physiques, toutes les détresses morales qu'il a côtoyées au cours d'une longue carrière, dit M. GIRAUD, Eugène ESTOR n'a eu que des réflexes bienveillants. Il apportait le réconfort par sa seule présence, par son regard, par sa parole apaisante et douce. Ceux qui souffraient sentaient auprès d'eux, tout proche, son cœur compatissant que l'accoutumance n'avait point desséché... ».

Et M. JEANBRAU s'exprimait en ces termes : « Pendant 25 ans qu'il fut chirurgien d'un service d'enfants, ESTOR dépensa des trésors de douceur, de patience et de tendresse auprès de ces petits êtres qui l'adoraient comme un second père. Chez lui ces vertus étaient, comme le sang-froid et le bon sens, don de naissance... J'ai souvent entendu des opérés, publiant ou ignorant les graves dangers auxquels son habileté les avait soustraits, se féliciter d'avoir un chirurgien qui les avait si soigneusement réconfortés et soignés ».

Citons un acte de dévouement qui marque le début de sa carrière. En 1883 il n'hésite pas à abandonner la dure préparation du concours de l'Internat pour se rendre à Toulon, afin d'y donner ses soins aux nombreuses victimes d'une épidémie de choléra qui sévissait alors dans cette ville.

Au même titre que les misères pathologiques, les misères morales et sociales ne devaient pas le laisser indifférent. Il s'intéressait à ses malades après leur sortie de l'hôpital. A la fin de sa carrière, la question des taudis retint particulièrement sa vigilante attention. Il connaissait bien, pour les avoir souvent visités en y apportant le réconfort de sa personne et de ses dons, ces logis sans air et sans lumière, trop étroits

pour les familles qui s'y entassaient dans des conditions d'hygiène et une promiscuité également déplorables. Il a exposé le résultat de son enquête à la séance de rentrée des Facultés de 1930. Ceux qui l'ont entendu n'ont pas oublié l'exposé, si émouvant dans son éloquente sobriété, qu'il traçait de cette indigence et de cette souffrance en tas, honte de nos cités.

Cet esprit de charité qui l'animait, il en fit bénéficier les familles médicales de notre région laissées dans le besoin par la disparition de leur chef. L'Association des Médecins de l'Hérault se propose d'adoucir ces misères cachées. Il en fut longtemps le président : président actif, discret et tendre, s'efforçant d'y faire entrer les jeunes médecins, dit le Doyen GIRAUD, qui ajoute qu'on ne saura jamais tout le bien fait par ESTOR à l'insu de chacun.

*
* *

Si Eugène ESTOR eut à pleurer des morts d'autant plus cruelles qu'inattendues, celles de son père qu'il perdit en 1886, d'un enfant, d'un frère encore très jeune, d'un petit-fils, s'il ressentit douloureusement l'amertume de la défaite, si, dans les derniers mois de sa vie, il eut à souffrir dans sa chair, le long cours de ses jours s'est écoulé dans un atmosphère de bonheur calme et de quiétude sereine, dont l'harmonie venait compléter et soutenir cette harmonie profonde qui était naturellement en lui. Car, dit MALEBRANCHE, le goût de la vérité aime la douceur et la paix.

Il connut une tendresse jamais en défaut au foyer qu'il avait fondé. Il lui fut donné de conserver sa mère, et tout près de lui, jusqu'en 1929. Il eut de grands amis, au premier rang desquels Georges RAUZIER et plus encore Paul PUECH, l'un et l'autre trop tôt disparus. Il comptait parmi ses parents le professeur GRASSET dont le domicile était tout proche du sien. Ses relations étaient étendues et on ne lui connaissait guère d'ennemis.

Il a réalisé le rêve qu'exprime ce vers de Sainte-Beuve :

Naître, vivre et mourir dans la même maison...

Il est né, il a vécu, il est mort dans sa maison de famille du Plan du Palais, cette place tranquille de notre ville, voisine de la charmante Canourgue, du sévère Palais de Justice, du noble Peyrou, et d'où des pentes rapides dévalent vers la Faculté de Médecine et le cathédrale Saint-Pierre.

Depuis de longues années, et sans parler de ses occupations à l'hôpital jusqu'à l'âge de la retraite, il ne la quittait guère que pour sa Clinique du Carré-du-Roi ou sa propriété de Belle-Rose. Il avait transporté à sa Clinique toute son activité professionnelle, et, en dehors de ses opérations et de ses consultations, il aimait à s'y recueillir l'après-midi, dans le silence du cabinet. Il se rendait à sa campagne autant

que ses loisirs le lui permettaient, et y passait tout l'été et le début de l'automne. Il s'y trouvait mieux que partout ailleurs, en savourant la solitude relative, aimant ses arbres et ses vastes horizons, surveillant sa vigne et cultivant ses fleurs.

*
* *

Avec Eugène ESTOR a disparu un grand honnête homme et le digne représentant d'une belle époque de notre Faculté de Médecine.

RÉPONSE DE M. LE DOYEN GASTON GIRAUD

ESTOR, PUECH, RAUZIER, vous venez, Monsieur, de prononcer trois noms qui demeurent étroitement associés dans nos mémoires, comme ils l'ont été dans la vie de notre Cité, le labeur de son École, la tradition de son Académie. Citer ensemble ces trois maîtres, entre tous honorés, c'est ranimer soudain un passé récent et pourtant éteint, un passé qui fut pour nous du présent, et nous demeure cher. Pardonnez-moi si, paraissant un instant vous oublier, bien qu'il n'en soit rien, je vous convie à vous pencher un instant vers lui avec piété. C'est par vous qu'il se lie à demain.

En notre vieille maison bénédictine, hier toute bruisante de jeunes activités, d'espoirs mal contenus, aujourd'hui désertée, ensevelie dans le silence et dans le deuil, se cache une sorte de sanctuaire aux boiseries sévères, revêtues, sauf en les jours maudits, d'une incomparable parure de reliures anciennes. L'âme du doyen BOUISSON, qui construisit cette châsse, la hante encore sans doute. Son image sereine et désabusée préside depuis un demi-siècle aux entretiens qui s'y déroulent. Le maître d'hier assiste, désintéressé désormais, et indulgent, au heurt des passions, au jeu des ambitions qui s'affrontent; il est devenu l'impassible témoin des joies et des peines, des détresses amères et des éphémères triomphes qui jalonnent toute vie d'homme.

Là bat en effet le cœur de notre maison, cette maison qui est doublement la vôtre, Monsieur. Tout ce passé que vous évoquiez tout à l'heure a eu son écho entre ces hautes grilles. Tous ceux qui l'ont fait s'y sont succédé. Si peu de périodes furent moralement aussi troublées que celle que nous traversons aujourd'hui, si les confidences, si les appels qui affluent au cabinet de BOUISSON, témoin protecteur et discret, ont rarement été aussi nombreux, pressants ou anxieux que de nos jours, jamais cependant l'inquiétude n'a déserté le cœur de l'homme. La jeunesse n'apparaît comme un âge d'or qu'au sexagénaire; les peuples en guerre se souviennent avec envie que d'autres ont connu de longues paix; ces privilégiés pourtant ne s'épuisaient-ils point en luttes de

partis, en rivalités cruelles, en intolérances meurtrières ? Qui vit, désire, et les désirs ne peuvent que s'affronter, toutes les générations en ont fait l'expérience... Compétitions, préoccupations de carrière, inquiétudes personnelles ou familiales, espoirs naissants ou déçus, de tout cela fut tissée la vie de ceux qui nous ont précédés, comme est faite celle de tant des nôtres !

Je me laisse aller parfois à songer en la solitude de notre Faculté, propice, le soir surtout, au travail comme à la rêverie ; le mystère de la vieille demeure se peuple d'ombres. Je revois les maîtres qui y vivaient en ces jours lointains et pourtant si proches où, jeunes étudiants, nous découvrons ce monde universitaire, nouveau pour nous. Tous se sont effacés, mais ils ne sont point morts tant qu'ils vivent en nos mémoires. Sans nul effort, je les vois surgir des recoins de cette maison qui fut la leur, comme elle est devenue la nôtre, comme elle sera à ceux qui recevront de nous la flamme. J'entends leurs voix, je les vois s'avancer de leur démarche propre et souvent si personnelle, je me remémore ce qu'ils m'ont appris, et, soudain, j'ai peine à croire que je ne suis que le jouet d'une illusion, qu'ils ne sont vraiment plus, que les jours ont glissé, qui les ont entraînés, et nous entraînent à leur suite.

Notre Maison fut par eux vivante, par leur travail probe, leur enthousiasme de chercheurs, leur enseignement chaleureux, par leurs rivalités aussi, leur émulation souvent acharnée, leurs luttes courtoises ou ardentes...

L'amitié la plus étroite unissait votre père, Monsieur, et ces deux autres Maîtres que vous avez nommés. Cette amitié ne s'est jamais démentie. Ils furent tous trois condisciples de Faculté, camarades d'Internat, agrégés de promotions voisines, tous trois ont revêtu le camail de l'École montpelliéraine, tous trois ont connu les mêmes satisfactions sociales que légitimaient le souci le plus haut du devoir, la sûreté professionnelle la plus accomplie. Leur amitié faisait d'eux un groupe légendaire, envié sans doute comme tout ce qui est d'une exceptionnelle trempe, universellement estimé, plus qu'estimé, aimé. Elle a résisté à toutes les épreuves, chaque année l'a scellée davantage. L'affection née des affinités de la première heure s'est doublée plus tard de sentiments de gratitude réciproque, au contact de la vie.

Vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, si je m'attarde un instant autour de ces belles figures de notre passé médical et universitaire. N'est-ce pas parler de vous que d'essayer un instant de les faire revivre ? L'un d'eux vous a donné la vie, les premiers exemples et les plus directs ; les autres ont contribué à créer ce climat de qualité sous lequel vous êtes devenu un homme. Tous trois nous ont montré comment des médecins, comment des professeurs, lorsqu'ils sont dignes des charges qu'ils ont acceptées, peuvent pousser avec simplicité l'oubli d'eux-mêmes jusqu'à l'abnégation. Celui qui a reçu la mission de former l'esprit des enfants des autres n'est point quitte envers eux ni envers lui-même, s'il ne s'est donné tout entier. Le véritable maître n'est jamais satis-

fait de ce qu'il a fait la veille et ne songe qu'à se renouveler. Le véritable médecin peut garder devant les souffrances des autres une sérénité d'esprit tranquille — qui n'exclut nullement l'émotion compatissante — s'il sait qu'il a fait pour l'apaiser tout ce qui est en son pouvoir, il ne dort pas s'il conserve à cet égard un doute. Nous avons vu Paul PUECH, malade, prendre le chemin de l'École, contre toute prudence — parce qu'il estimait ne pouvoir se soustraire à une obligation scolaire délicate —, remplir sa mission, et puis mourir. Nous avons vu Georges RAUZIER, frappé à mort, conduire sa dernière visite d'hôpital avec la même minutie que nous lui avions toujours connue, malgré la douleur qui le tenaillait, luttant contre le mal qui devait l'abattre quelques heures plus tard. Eugène ESTOR, plus heureux que ses amis, put fixer lui-même le terme d'une longue carrière, dont il sut ordonner, calme et ponctuel, chaque journée sans qu'une heure fût distraite du programme qu'il s'était assigné.

Égaux par la conception élevée qu'ils avaient de leur rôle, ces trois maîtres étaient dans leur manière étonnamment dissemblables : tous trois cependant attiraient autour d'eux la foule des disciples et retenaient leur affection.

L'enseignement de Paul PUECH était réputé à la ronde. Il vivait véritablement les péripéties qu'il décrivait et qui devaient conduire à cet événement si commun et pourtant si miraculeux qu'est la venue au monde d'un enfant. Campé derrière la table ovale de notre grand amphithéâtre, il mimait avec fougue les actes indispensables, tour à tour accoucheur, fœtus ou parturiente. Il tenait son auditoire en haleine, ranimant l'attention, quand il le fallait, par un détail pittoresque, évoquant par exemple la défaillance d'un de ses collègues, troublé par la douleur cruelle qu'infligeait à sa jeune épouse la première épreuve de la maternité. Il ne s'arrêtait que lorsqu'il éprouvait la sensation très nette d'être bien suivi et d'avoir été compris de tous. Il s'exprimait avec chaleur, d'une façon pressante et imagée. L'étudiant qui l'avait entendu n'oubliait plus jamais ce qu'il lui avait si lumineusement démontré. Dans la pratique quotidienne, la sûreté de sa technique, sa maîtrise personnelle, son observation consciencieuse et pénétrante, sa bonté compréhensive lui avaient assuré un rayonnement professionnel éclatant. Cependant que, par la haute dignité de sa vie et de son caractère, il attirait autour de sa personne, autour de son foyer où s'exerçait sans défaillance la vigilance d'une compagne digne d'admiration, autour de la belle famille qu'il avait fondée — vous avez fait de même, Monsieur —, et qui devait lui donner tant de satisfactions précieuses, l'estime unanime et la plus solide considération.

Georges RAUZIER, l'inséparable ami de votre père, était la méthode faite homme. Il était né véritablement pour l'enseignement. Jeune agrégé, il avait su créer à la consultation urbaine de médecine du vieil hôpital général une véritable école qui prit son plein épanouissement lorsque le grand et modeste GRASSET, avant l'heure, s'effaça pour lui

laisser la large tribune de sa chaire. RAUZIER se donna pour tâche essentielle d'apprendre aux débutants comment on analyse minutieusement et complètement la situation d'un malade, par un interrogatoire et par un examen bien conduits et dûment séparés. Il s'est astreint, lui, clinicien de haute classe, à diriger chaque jour, avec une patience admirable, une ou plusieurs enquêtes cliniques élémentaires. Sa joie était de diriger leurs pas. Il avait la passion des inventaires minutieux, cliniques ou bibliographiques; c'est à ces derniers qu'il consacrait la paix de ses vacances. Il fondait sur ces bases solides des travaux synthétiques dont on devine la qualité maîtresse. Il fut pendant toute sa vie didactique l'homme de la rigueur clinique analytique; ceux qu'il marqua de son empreinte méthodique, et ils furent légion, lui ont rendu grâce pendant toute leur vie de praticien. Et la reconnaissance montait vers lui des familles qu'il secourait avec empressement et bonne grâce, malgré les charges écrasantes qui pesaient sur lui : grand consultant régional, il sillonnait sans cesse notre France méridionale, des Alpes aux Pyrénées, sans interrompre pour cela son labeur personnel, toujours présent à l'heure fatidique et matinale de l'ouverture de son service hospitalier.

Quel contraste entre cette existence trépidante et le rythme calme et régulier suivant lequel se déroulait celle d'Eugène ESTOR, notre maître commun, que vous venez d'exalter si justement ! Que d'oppositions apparentes entre ces deux caractères, et que de points communs entre eux cependant ! Ils avaient la même conscience intransigeante, la même bienveillance native. Leur collaboration n'a jamais cessé de demeurer confiante et fidèle. Dans une École alors fort divisée, ils ne cessèrent de s'appuyer l'un sur l'autre, sous l'égide du Maître GRASSET. Mais la carrière universitaire d'ESTOR ne connut point les remous qui agitèrent celle de son ami. Elle se déroula sans heurt, à l'image de l'homme. ESTOR, paisible et pondéré, attendait que son heure vînt, et elle sonnait toujours. Il ne composait point avec son devoir : on le vit bien lorsqu'il abandonna sans hésitation la préparation d'un concours fondamental, pour se porter, au péril de sa vie, au secours des cholériques du littoral. Il a gardé tant qu'il a vécu une fraîcheur et une simplicité de sentiments qui rendaient attrayant et véritablement reposant le charme de son commerce. Il voyait, comme tout autre, l'enchevêtrement des vilenies et des bassesses, et toutes les laideurs humaines. Il ne se répandait point contre elles en indignations bruyantes et stériles; il les réprouvait, mais pour les écarter ou les corriger, s'il le pouvait. Ses journées se déroulaient avec la lenteur méthodique que vous avez bien soulignée. L'ordonnance d'une journée de chirurgien comporte le plus souvent moins de hâte et d'imprévu qu'une journée médicale. ESTOR se hâtait lentement, et n'en agissait pas moins. Nos habitudes françaises ne s'accommodent point encore de la réunion en un même lieu de toute l'activité hospitalière et professionnelle de notre corps médical officiel : ESTOR avait en partie résolu la question en concentrant en la

clinique qu'il avait fondée la totalité de sa pratique privée. Il gagnait ainsi du temps, évitant une dispersion qu'il jugeait fâcheuse.

Il eut la joie de créer à Montpellier le premier service de chirurgie infantile et d'orthopédie : il commença petitement, comme MOURET, comme JEANBRAU. Les cellules minuscules du début devinrent bientôt étonnamment actives, attirèrent les malades et les praticiens, devinrent autant de centres d'école. Aujourd'hui trois étages des nouvelles cliniques Saint-Charles, notre joyau hospitalier magnifique, et hélas ! trop envié, suffisent à peine à abriter les trois services à la timide naissance desquels nous avons assisté.

Vous avez rappelé le titre discret de la première chaire aux destinées de laquelle ESTOR fut appelé à présider : il sut le rajeunir, ce vieil enseignement d'*opérations et appareils*, avant de devenir le premier professeur de clinique chirurgicale infantile de notre Université. Il accéda, tardivement peut-être, à la clinique chirurgicale générale : il ne se plaignit point du caractère différé — inévitablement d'ailleurs — de cet avènement : il ne songea qu'à se féliciter d'avoir pu réaliser un désir longtemps et ardemment caressé. Cette haute et sereine philosophie fut en toutes circonstances la sienne.

Tel fut le Maître, tel fut l'homme, tel fut le chef de famille. Vous avez très heureusement rappelé ses qualités majeures, et leur dominante, cette bonté paternelle qu'on pressentait d'emblée, lorsqu'on l'approchait, et dont il put, en sa longue carrière, dispenser en toutes circonstances le constant témoignage. Ses proches, qu'il a couverts de son affection protectrice, l'ont plus que quiconque éprouvée. Nul n'a méconnu, parmi ses malades comme parmi ses élèves, cette bonté profonde qui s'étendait bien au-delà du cercle quotidien, cette tendresse qui attirait sans cesse sa pensée vers les humbles honteux et les malheureux qui souffrent, ce désir aigu d'une humanité meilleure qui l'a conduit à ses grandes croisades pour la construction du Sanatorium Saint-Pierre — son œuvre royale — ou contre le taudis.

Permettez-moi de vous louer, Monsieur, d'avoir loué cet homme. Vous l'avez bien connu : son bon regard s'est posé sur vous dès vos premiers pas ; il a suivi les étapes régulières de votre vie de lycéen, d'étudiant, de jeune maître ; il vous a aimé comme un des siens et vous le lui avez rendu ; vous l'avez secouru lorsque sont venues les grandes épreuves physiques de la fin. Nous tous qui l'aimions comme vous, nous avons souffert de le voir peu à peu pencher vers le néant, jusqu'à cette nuit cruelle où ne me resta plus qu'un seul moyen de lui prouver une fois de plus mon infinie reconnaissance, mon affection presque filiale : demeurer près de lui, l'assister discrètement dans le grand et ultime combat, fermer ses yeux...

Vous représentez, Monsieur, une des jeunes forces de notre École, et l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier s'est honorée en vous accueillant en son sein. Elle a sans doute consacré par son vote une tradition familiale, elle ne l'eut point fait si vous ne vous en étiez

grandement montré digne. Vous voilà académicien à la troisième génération. Vous êtes aussi solidement implanté en notre Compagnie que dans le vieux terroir languedocien. Montpelliérain, votre enfance s'est déroulée en la haute ville, la ville des grands horizons, des nobles lignes, des splendeurs bourbonniennes, non loin du berceau des GRASSET et des ESTOR. Avez-vous hésité dans le choix de votre carrière ? Vous ne m'avez point fait à cet égard de confidences. Je serais surpris que vous eussiez été porté dans la voie qui est devenue la vôtre autrement que par un inévitable et naturel penchant, né de l'exemple paternel, comme de vos propres tendances. En cette carrière vous avez excellemment réussi. Vous avez toujours eu le sentiment inné de l'ordre, le goût du travail, vous avez été servi par une mémoire étonnante qui a facilité et mis en valeur votre effort.

Le lycéen brillant venait de faire place à l'étudiant lorsque 1914 a sonné le premier glas d'un monde. Je ne connaissais alors de vous qu'une silhouette entrevue. C'en était assez cependant pour que je puisse mettre un nom, certain jour de l'automne de 1917, sur un binocle et une tête casquée qui émergeaient curieusement d'un abri de feuillages, et se tendaient vers la chaussée du Moulin de Laffaux, non loin du Pont Rouge, dans une atmosphère fort malsaine, malgré le clair soleil. C'est ainsi que j'appris votre présence aux armées, où vous deviez mériter la croix de guerre. Instinctivement ce jour-là je pensai à votre mère, raidie au loin dans la grande attente des mères françaises, elle ne soupçonnait point alors que vous n'étiez pas le plus immédiatement menacé parmi ceux qu'elle chérissait !

La paix revint. Nous ne prévoyions pas ce qu'on ferait d'elle, hélas ! Nous respirions, joyeux, malgré nos deuils. C'est un débutant qui s'était éloigné de l'École avec vous. Vous y rentriez mûri, instruit, savant déjà. Et l'on vous vit dévorer à belles dents la moisson des examens et des concours, des plus élémentaires aux plus ardues. Les prix annuels s'amoncelèrent autour de vous. A peine externe, vous avez d'un trait franchi le cap de l'Internat, vous octroyant avec aisance les premières places. A cette époque remonte le début d'une collaboration qui devait être longue entre nous et n'a jamais cessé d'être fructueuse et affectueuse. Vous êtes venu à mes côtés, sous la direction de cet admirable clinicien que fut Victor VEDEL, un autre ami fidèle de votre père. Vous m'avez succédé trois ans après, dans les fonctions de chef de clinique que je remplissais auprès de lui. Nous appartenons, vous et moi, à la même lignée clinique montpelliéraine.

Bientôt votre succès aux épreuves préliminaires, puis à l'examen d'aptitude aux fonctions d'agrégé décida de votre sort. Deux ans d'attente, et vous voilà ceinturé de noir, et chaussé d'hermine. Six ans encore, la pourpre magistrale revêt vos épaules : carrière brillante, carrière rapide, qui pourrait paraître facile à ceux qui ignoreraient votre puissance de labeur et d'assimilation.

Clinicien par goût et par vocation, l'élaboration de votre thèse inaugurale, consacrée à l'étude des albumines du sérum, vous a attiré vers la chimie biologique, et plus particulièrement vers la physiopathologie chimique du sang et des humeurs. Votre nom restera attaché aux belles recherches que vous avez poursuivies avec CRISTOL sur les troubles du métabolisme azoté intermédiaire. Vous avez mis au point avec notre collègue une méthode précise de dosage des polypeptides du sérum sanguin, vous avez précisé la portée de leurs variations au cours des rétentions azotées, des affections hépatiques et dans maints états pathologiques, vous avez mis en lumière la valeur clinique de nouveaux index métaboliques que vous avez proposé d'appeler indice de désamination et coefficient de dysdésamination. Ces noms, quelque peu rébarbatifs, recouvrent en réalité, tout un monde féérique aux multiples facettes miroitantes : les mystères métaboliques sont infinis, et d'une souplesse qui défie l'imagination. Vous avez enrichi la chimie clinique de notions entièrement neuves et qui ont ouvert la voie à d'utiles prospections.

Dès 1924 aussi, l'hydrologie et la climatologie vous ont attiré. Depuis quelques lustres, l'École française s'efforçait d'arracher à l'empirisme antique la science des eaux et des climats, et d'en entreprendre méthodiquement l'étude biologique et thérapeutique. Des résistances routinières avaient été vaincues; des charges de cours, des laboratoires spécialisés venaient d'être créés dans toutes les Facultés de Médecine; on entrevoyait l'institution de chaires nouvelles. Montpellier se vit dotée en 1924 d'une charge de cours, en 1928 d'une chaire magistrale d'hydro-climatologie. L'enseignement nouveau y fut créé de toutes pièces, mais celui qui en fut investi pendant près de dix ans vous avertit qu'il n'était point dans ses intentions de s'y consacrer d'une façon définitive et qu'une vacance devait s'ouvrir quelque jour. Elle survint en effet en 1932, des deuils successifs ayant malheureusement hâté les transferts de chaires. Mais elle ne vous prit point au dépourvu. Depuis plusieurs années, vous aviez étudié ces sciences nouvelles; vous aviez bien voulu vous laisser associer à mon enseignement; vous aviez parcouru à mes côtés la France entière, à la tête de ces groupes d'étudiants joyeux, que nous conviions à ces grands voyages, qui les instruisaient richement en même temps qu'ils délassaient les esprits. C'est tout naturellement qu'en 1934 vous devîntes le professeur d'hydrologie et climatologie thérapeutiques de l'Université de Montpellier, sans cesser pour cela de compter parmi les plus complets et les plus sûrs cliniciens de notre École. Ce titre même a grandement favorisé votre élection : nos chaires d'hydro-climatologie médicale ont été créées sous l'angle clinique et thérapeutique; leurs titulaires doivent posséder une large culture scientifique de base, mais ils doivent être nécessairement aussi d'authentiques cliniciens.

Que dire de la féconde activité que vous avez déployée depuis dix ans à la tête de votre chaire ? Elle se traduit par de multiples recherches

originales de physiopathologie hydro-minérale que vous avez menées à bien, seul ou avec vos collaborateurs. Pour ne point alourdir trop techniquement ce panégyrique, je n'en citerai que quelques-unes, celles par exemple qui ont trait au pouvoir phylactique des eaux minérales, au pouvoir peroxydasique et à diverses propriétés biologiques d'eaux minérales pyrénéennes, à l'influence des eaux minérales sur la glycolyse hépatique, le métabolisme glucidique, l'indice chromique résiduel chez les diabétiques. Nous vous devons d'intéressants mémoires d'ordre climatologique ou météoro-pathologique, de nombreux rapports de Congrès, des notes de vulgarisation didactique. Je ne crois pas être indiscret en révélant que vous serez le père du plus moderne, du plus complet des Traités d'hydrologie clinique et thérapeutique dus à l'École française. Les circonstances de l'heure ont seules jusqu'à ce jour retardé son apparition en librairie.

Il n'est pas surprenant que la glycolyse ait particulièrement tenu votre attention dans ses rapports avec les eaux minérales : n'étiez-vous pas, avec Pierre RIMBAUD, l'auteur d'un beau rapport sur les pancréatites chroniques avec troubles de la sécrétion interne, présenté en 1934 à Québec au 23^e Congrès des médecins de langue française ? Votre riche production hydrologique n'a jamais nui d'ailleurs à votre activité clinique essentielle. Le pavillon Laënnec vous a pour un temps fourni d'intéressantes ressources, puis le service annexe de médecine interne, dont l'occupation allemande n'a fait que suspendre le fonctionnement. Notre École, Monsieur, attend encore beaucoup de vous.

Attendre ! Ce mot banal est devenu pour elle lourd de sens. Nul ici n'ignore le deuil de l'Université montpelliéraine, mutilée et réduite au silence. Nous pleurons nos laboratoires modernes évacués et pratiquement détruits, nos chaires exilées, et la vôtre compte parmi les victimes. Notre Faculté de médecine a vu comme ses sœurs ses étudiants contraints à la dispersion ; elle a dû leur interdire de franchir ses portes. Mais elle a pu, dans ce désastre, sauvegarder sa vie intérieure. La solidarité universitaire a joué : les laboratoires de recherches ont trouvé des lieux d'asile où ils se sont reconstitués ; ils continuent à fonctionner comme par le passé, mais le secret les enveloppe. Notre École attend l'aube qui rompra son silence pesant. Elle se tait, mais elle veille. Elle est inquiète et souffre, mais elle trouve, dans son labeur qui continue, la force de vivre et d'attendre demain. Vous serez, Monsieur, un des bons artisans de ce réveil.